L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Carondelet, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PARTIE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 27 avril 1912.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	76	22
Midi.....	80	24
3 P. M.....	80	24
6 P. M.....	80	24

SOMMAIRE.

2me PAGE.
Feuilleton,
3me PAGE.
Feuilleton.
4me PAGE.
L'actualité.
A la Guerre comme à la Guerre.
Le Spectacle imaginaire.
5me PAGE.
Faits Divers.
6me PAGE.
Les Œufs de Pâques de Rose des Vents, Anatole Le Braz.
Feu Flafla, René Maizeroy.
L'Enfant aux Oiseaux.
Cuisine.
8me PAGE.
La poésie.
Mondanités.
La Mort de Mandrin, Frantz Funck Brentano.
La Statue.

La campagne présidentielle.

M. Roosevelt reprend l'avantage. Son concurrent a encore une bonne avance. Mais les derniers votes lui ont donné un fort appoint que l'on ne prévoyait pas, et rien ne prouve que des surprises semblables ne se produiront pas jusqu'à la fin.

Après avoir triomphé dans l'Illinois et dans le Maine, remporté un éclatant succès en Pennsylvanie, M. Roosevelt vient de l'emporter encore dans le Missouri, où la délégation compacte de cet Etat a reçu mandat de voter pour lui à la Convention nationale de Chicago.

En Pennsylvanie, on le sait, M. Roosevelt a obtenu 57 voix sur 64. Ce succès s'explique, à dire vrai, par le fait que ce grand état minier et métallurgique,—celui qui après l'état de New York, envoie à la convention le plus grand nombre de délégués,—a une nombreuse population ouvrière naturellement sympathique au programme d'appel au peuple de l'ancien président.

Le coup n'en est pas moins sensible pour la vieille "machine" républicaine et pour son boss, le sénateur Penrose, leader républicain du Sénat fédéral, qui était depuis de longues années le maître indiscuté de la Pennsylvanie.

La Convention républicaine de Chicago doit comprendre 1.078 délégués. Actuellement il y en a à peu près les trois-quart d'élus, et M. Taft a une assez forte majorité. Mais si l'on songe qu'il reste à désigner plus de 300 délégués, on constate l'impossibilité de préjuger le résultat.

M. Roosevelt paraît plein d'entrain et sûr du succès : "Qu'on ne me parle pas, s'est-il écrié, d'un *dark horse*, d'un candidat de transaction! Je suis dans la bataille J'irai jusqu'au bout et je gagnerai". Dans les milieux financiers de New York, où M. Roosevelt est supérieurement impopulaire, la colère est grande.

On affiche une confiance imperturbable dans la victoire de M. Taft. En réalité, la lutte se poursuit avec une âpreté sans précédent, et aucun pronostic n'est permis.

Il est très curieux et un peu amusant de suivre le conflit qui s'est engagé entre les deux candidats républicains, autrefois amis inséparables, et qui paraissent être maintenant dans les plus mauvais termes. La politique n'en fait pas d'autres.

Avant hier, à Worcester, Mass., où il prononçait un discours, le colonel Roosevelt a répondu par quelques paroles cinglantes aux critiques qui lui avaient été adressées la veille par le président Taft.

La campagne électorale ne fait que commencer et il est probable que d'ici à la convention de Chicago nous assisterons à une lutte de plus en plus homérique entre les deux ci-devant amis.

A la Guerre comme à la Guerre.

Le vieux bohème n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures. C'était la grande débine en plusieurs tomes. Il lutta avec énergie, mais en passant devant un restaurant, ses derniers scrupules sombrèrent, et il entra.

Comme le garçon ne venait pas assez vite, il s'impatienta, roula des yeux égarés sur les "pieds sauce poulette" du voisin, se leva et reprit son chapeau qu'il avait accroché à la patère.

Mais le patron avait vu son manège. Il frappa des mains et s'approcha du client.

—Excusez, monsieur, on va venir tout de suite....

—Je croyais qu'on ne voulait pas me servir, répondit sèchement le vieux bohème.

Et il ajouta méchamment, en accrochant son chapeau :

—Les restaurants ne manquent pas. Et quand on paye, on est le bienvenu partout.

Mais sur un ordre bref du patron, le garçon était déjà près du vieux bohème.

—Une soupe aux poireaux, commanda notre homme.

Quand la soupe fut devant lui, il en avala plusieurs cuillerées, puis esquissa une abominable grimace.

Laissant bientôt la cuillère dans l'assiette :

—Garçon, appela-t-il, enlevez-moi cette soupe, elle est exécrable.

Le patron, qui avait entendu, vint à la rescousse :

—Monsieur a des observations à faire sur le potage?

—A! certes. Une horreur, monsieur, une véritable horreur!

Puis, s'étant levé, furibond :

—Vous avez eu tort de ne pas me laisser partir ; vous vous seriez épargné une critique blessante mais juste...

Et, là-dessus, notre homme sortit du restaurant d'un pied ferme.

Un peu plus loin, il pénétra dans un autre restaurant, essuya consciencieusement, et d'un petit air dégagé, son verre ainsi que sa fourchette.

—Comme potage, monsieur? demanda le garçon.

—Pas de potage, fit notre homme en consultant la carte, apportez-moi un filet sauce madère.

Quand le plat fut arrivé, notre bohème épongea avec soin la sauce avec sa mie et attaqua la viande.

Ayant mastiqué une bouchée de l'appétissante tranche de filet, il roula des yeux égarés sur sa portion, reprit une autre bouchée qu'il broya non sans un hoquet de dégoût. Puis, repoussant son assiette loin de lui avec un affreux rictus :

Garçon, appela-t-il, dites au patron de venir me parler.

La commission fut transmise. Le patron s'approcha :

—Monsieur, rugit notre homme, je n'ai jamais de ma vie mangé quelque chose de plus mauvais.

—Mon Dieu, monsieur, vous me surprenez, s'étonna le patron, personne jusqu'ici ne s'est plaint.

—Je vous félicite, repartit le vieux bohème avec éclat.

Puis se levant :

—Cela prouve que vous avez une clientèle docile, gardez-la le plus longtemps possible, monsieur. Quant à moi, je ne remettrai jamais plus les pieds chez vous. Je paye pour avoir du bon.

Là-dessus, notre homme se coiffa brutalement de son couvre-chef qui fit "boum" sur son crâne chauve, puis évacua le restaurant d'un pas solennel.

Il pénétra bientôt dans un troisième restaurant.

Le garçon, tout en alignant devant lui les pièces d'un couvert, demanda :

—Comme potage, monsieur prendra?

—Pas de potage.

—Hors-d'œuvre ?

—Jamais de hors d'œuvre.

—Viande ?

—Encore bien moins. Je suis au régime des légumes. Apportez-moi une portion de flageolets maître d'hôtel, quelque chose de soigné.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées qu'on entendait notre homme pousser un formidable juron et crier au garçon :

—Mais c'est abominable ; vos flageolets sont durs comme des cailloux.

—Vous êtes le seul qui vous plaigniez de ces flageolets, monsieur, dit alors le patron en s'approchant.

—Dites tout de suite que j'en ai menti, repartit le vieux bohème avec un aplomb imperturbable.

—Alors, c'est que, dans le nombre, il s'en est trouvé quelques uns mal cuits.... Donnez donc à monsieur une nouvelle portion de flageolets.

Mais notre bohème s'était déjà levé :

—Ah! non, je sors d'en prendre ; on ne me la fait pas deux fois, à moi.... Gardez vos haricots pour ceux qui ont besoin de se faire les dents.... Quand on paye, on a le droit d'être bien servi.

Et il sortit, blême de colère.

—C'est égal, marmotatit-il, l'œil malin, en se dirigeant vers une fontaine Wallace, quelle soupe succulente. Quant au filet madère, il était exquis, j'avais bien envie de le manger tout entier ; c'est comme les flageolets, ils fondaient dans la bouche, des flageolets à n'en pas laisser un seul dans l'assiette, et avec ça un de ces parfums!... Quel dommage que je sois obligé, bien malgré moi, d'observer le précepte du docteur qui conseille de toujours sortir de table avec un peu d'appétit... En attendant, je l'ai trouvé, le véritable secret des menus économiques!

LE Spectacle Imaginaire

Un souvenir de ma vie? fit M. le conseiller Lebrègue en souriant. Une histoire de crime? Vraiment vous n'êtes pas encore las de ces récits de police qui remplissent vos gazettes?.... Eh bien soit! je vous raconterai une histoire.

Et il se blottit au fond du vaste fauteuil où disparaissait presque son petit corps de vieillard usé.

—Il y a bien longtemps de cela, reprit-il. J'étais substitut en province, à L...., dans le Jura. Vous ne connaissez pas L....? C'est une ville riante et honnête Trop honnête! Jamais un meurtre, jamais une rixe, pas le moindre vol ; les prisons étaient vides, nous n'avions rien à faire et je m'ennuyais atrocement: j'étais à mes débuts, et tel le jeune chasseur qui bat pour la première fois la plaine, j'avais hâte d'apercevoir du gibier.

"Or, un matin d'avril — je me rappelle que c'était un joyeux matin de soleil et de rosée — nous fûmes avertis par le garde champêtre que, depuis plus de vingt-quatre heures, on n'avait pas vu sortir de chez elle une vieille femme, la mère Godron, qui habitait, sans domestique et sans famille, une maison isolée à la lisière des bois. Les paysans ne s'étaient pas inquiétés tout d'abord de ne point l'entendre remuer dans son jardin ; ils avaient pensé qu'elle était malade, et l'aimant peu à cause de ses manières brusques et de son extrême avarice, n'avaient pas songé à la secourir ; mais ce matin-là, le boulanger et la laitière avaient été surpris de trouver intactes les provisions qu'ils avaient laissées, le jour précédent, à la place habituelle ; ils avaient craint de n'être point payés, ils avaient appelé leur cliente ; puis, parce qu'elle ne répondait pas à leurs cris, ils avaient secoué la porte ; celle-ci était fermée à double tour, et c'était pour la faire ouvrir qu'on venait nous chercher, car il n'était pas douteux que la mère Godron ne fût morte.

"Je dois dire que je fus seul à penser immédiatement qu'elle avait été assassinée. Comme je parlais de cette hypothèse, le garde champêtre, les gendarmes et le maire qui nous avaient rejoints, haussèrent les épaules. Ils me répondirent que la mère Godron avait soixante-dix ans, qu'elle avait dû "succomber à une attaque," qu'il n'y avait pas d'assassin à L....; que, de mémoire d'homme, aucun crime n'avait été commis dans le district. Cependant, usant de cette méthode que j'étais heureux de mettre enfin à l'épreuve, je m'informai du passé de la vieille, de ses mœurs et de ses habitudes, et tandis que nous traversions à la hâte la petite ville, j'appris que la mère Godron n'avait point de parents, ni d'héritiers connus, qu'elle vivait dans la pauvreté bien qu'elle possédât des champs, des prés et des vignes dont elle vendait chaque année la récolte. Aussitôt l'affaire me parut classique : le trésor de l'avare avait tenté quelque malandrin.

Au détour de la route nous aperçûmes la maison. Il faut que je vous la décrive pour que vous compreniez ce qui arriva. C'était, sur une éminence, un enclos assez vaste que limitaient quatre murs et une porte solide. Au centre de l'enclos s'élevait la maison. On ne voyait que son toit, car les murs, qui avaient au moins trois mètres de hauteur, masquaient sa façade.

"Quand nous débouchâmes, une cinquantaine de paysans se pressaient sur le chemin, et nous découvrîmes, contre le mur qu'un fossé séparait de la route, une échelle légère, fragile. A son sommet, dans une position qui nous parut fort dangereuse se tenait un grand gaillard qui regardait dans l'enclos et qui gesticulait.

"Tous les paysans levaient la tête vers ce homme, et de leur groupe venait jusqu'à nous un sourd murmure.

"Nous pressâmes le pas.

"—Eh! qu'y a-t-il? cria le maire.

"Otant son chapeau, un paysan répondit :

"—C'est affreux! monsieur le maire. François "la" voit dans sa cuisine. On l'a tuée. Elle est toute couverte de sang!

"J'ordonnais au serrurier de crocheter la serrure, quand, soudain, j'eus l'idée de m'approcher de l'échelle, sur laquelle, maintenant, François se taisait.

"Je vous ai dit que c'était une échelle légère, fragile. Elle plia sous mon poids.

"—Prenez garde! cria quelqu'un. Elle va casser!

"Déjà j'étais près de François, et agrippant le mur, je me hissai pour voir, moi aussi, le cadavre. Je ne le vis point. Je vis la porte de la cuisine, la porte à peine entr'ouverte ; mais je ne vis point la vieille.

"—Où est-elle? demandai-je à l'homme qui était à côté de moi.

"Il tendit le bras dans la direction de la cuisine.

"—Là! fit-il.

"Je ne voyais que l'ombre du vantail sur le carrelage. Il était impossible de voir autre chose....

"Brusque je me tournai vers François. J'étais si près de lui que j'apercevais le battement de ses artères sous la peau de son visage terreux et le frémissement continu des muscles qui tenaient serrées ses lourdes mâchoires.

"—Tu la vois? lui dis-je.

"Mais, à cette minute, une clameur d'effroi s'éleva dans la maison où le maire et les gendarmes étaient entrés.

"—Vous l'avez trouvée? Où est-elle?

"—Derrière la porte de la cuisine! répondit une voix.

"—Ne touchez pas cette porte! Ou plutôt immobilisez là! Empêchez qu'elle ne bouge dis-je, d'une voix passionnée.

"Et prenant l'homme par le bras :

"—Descends! C'est toi, l'assassin!

"Il eut un brusque sursaut et j'eus peur de son regard ; puis, d'un bond énorme, il sauta sur la route et l'échelle s'écroula.

"Avant de perdre l'équilibre, j'eus le temps de crier :

"— Arrêtez le!.... C'est lui qui l'a tuée!

"Et je tombai.

"L'homme fut arrêté. Le jour même, on trouva chez lui l'argent de la vieille et il avoua son crime, crime banal de jeune bandit qui tue pour voler.

Six mois plus tard, on le guillotina ; mais, auparavant, j'eus le loisir de l'interroger, et j'étudiai ainsi un cas bizarre d'auto suggestion.

"Ce François était une brute. Après huit jours de cellule, il devint cynique. Il nous raconta, avec force détails, comment il avait tué la vieille ; il nous expliqua qu'il était sorti par la porte de la cuisine, qu'il avait laissé cette porte ouverte, qu'il avait franchi le mur et qu'il s'était retourné pour s'assurer que la mère Godron ne bougeait plus. C'était pendant une nuit très claire. La lune brillait. Il avait aperçu la mère Godron immobile sur le carrelage et il était parti.... François nous avoua encore qu'il avait voulu payer d'audace en annonçant, le premier, le meurtre ; c'était pour cela qu'il avait apporté l'échelle. Mais jamais, jamais! vous entendez bien! il n'admit qu'il n'avait pas pu voir le cadavre derrière la porte à demi fermée.

"—C'est le vent qui aura poussé la porte quand vous êtes arrivé, me disait-il.

"Et j'avais beau lui répondre qu'il n'y avait pas un souffle de vent, ce matin-là, tandis que la veille, au contraire, un orage avait passé sur le pays ; j'avais beau lui rappeler qu'il m'avait montré l'ombre du vantail sur le carrelage en me criant : "Là! Là!...." il s'obstinait à répondre :

"—Puisque je vous dis que je l'ai vue comme je vous vois!

"—Alors, lui répliquais-je pourquoi avez vous sauté de l'échelle quand je vous ai accusé?

"—Est-ce qu'on sait?.... J'ai eu peur. Mais pour avoir vu la vieille, je l'ai vue comme je vous vois.

"Il s'en tenait à ce refrain, et je pense, en vérité, qu'il avait vu la vieille. Il l'avait vue, à travers la porte. Le spectacle imaginaire qu'il avait décrit aux paysans était pour lui réel, car nous voyons nos pensées, et souvent, nous confondons cette vision avec celle du décor qui nous entoure.

"Voilà mon histoire. Elle n'est peut-être pas très intéressante. Elle a le mérite d'être vraie. Je m'en souviens toujours avec plaisir. Grâce à ce François, j'ai vite quitté la province. Les habitants de L.... me firent, en effet, la réputation d'un homme de génie.

"Ah! me disaient-ils, si vous n'étiez pas monté à cette échelle, jamais nous n'aurions trouvé le coupable.

"Il se trompaient sans doute, mais sans doute aussi aurais-je végété longtemps dans leur petite ville riante, honnête et tellement ennuyeuse!....

M. Lebrègue se tut. Blotti tout au fond du vaste fauteuil, la frottait l'une contre l'autre ses mains ridées.

La Lutte.

Un camarade d'atelier avait prévenu Isidore Chaton qu'il avait rencontré sa femme dans une baraque de lutteurs, à la foire du Trône.

Mme Chaton avait quitté le domicile conjugal et son mari depuis un an, n'en avait pas eu de nouvelles. A vrai dire, il l'avait peu cherchée.

Après son départ, il s'était consolé et il n'y pensait plus, mais ce qu'on venait de lui apprendre était trop fort!

S'exhiber sur les planches! Une femme qui avait porté son nom! On a beau aimer choquer le verre, les soirs de paye, on est honnête tout de même, on a tous ses papiers en règle et on peut passer la tête haute partout. On n'avait pas eu d'aïeul aux croisades, possible ; on n'était ni dans le Tout Paris, ni dans le Bottin Mondain, mais on savait faire respecter son nom et l'on avait son amour-propre, n'est-ce pas? et on ne pouvait pas permettre qu'une gourgandine allât le traîner sur les tréteaux d'une baraque.

Il décida de chômer ce jour-là et d'aller faire un tour à la foire, histoire de se rendre compte.

Il partit seul, après avoir bu quelques verres de vin blanc, à cause de l'émotion, puis, ayant essuyé sa moustache d'un revers de main, il grimpa à l'impériale d'un omnibus qui passait.

Il trouvait la vie aimable. Lorsqu'on ne travaille pas, il y a sur le monde un soleil particulier, un soleil de dimanche et de fête.

Il était libre parce que cela lui plaisait. Et voilà tout. On n'avait pas fait la Révolution pour les chiens, n'est-ce pas? Le citoyen a besoin de liberté, et c'est en bénissant confusément les ancêtres de 89 qui l'avaient affranchi du servage et des seigneurs, de la Bastille et des oubliettes, qu'il arriva place du Trône.

La foire battait son plein.

Des filles en cheveux tournaient à califourchon sur les vaches peintes, les poissons géants ou les chameaux des manèges ; on cassait des pipes dans les tirs ; les roues des tombolas semblaient les roues de la Fortune ; mais Isidore Chaton ne s'attarda pas à ces jeux innocents.

De baraque en baraque, il arriva devant un mur de toile et il lut :

Marius l'Hercule
" Champion de lutte "

La représentation allait commencer. Quelques badauds s'arrêtèrent.

Marius l'Hercule apparut sur l'estrade, avec un autre lutteur, et un roulement de tambour salua cette apparition.

Marius leva son bras gauche garrotté de cuir et superbe dans son maillot rose, avec son caleçon noir piqué d'étoiles d'or, il annonça qu'il allait parler :

—Mesdames et messieurs, Paris, où l'on voit l'Opéra, la tour Eiffel, les inondations, la Chambre des députés, le tombeau de Napoléon et beaucoup d'autres choses encore, vous offre aujourd'hui, grâce à notre directeur (il frappa sur l'épaule de l'homme qui roulait du tambour), Paris, dis-je, vous offre, mesdames et messieurs, un spectacle nouveau.

"Je vois avec plaisir que je m'adresse à un public intelligent et instruit, et cela m'évitera de vous expliquer ce que vous savez aussi bien que moi.

"La lutte, mesdames et messieurs, est le plus noble de tous les arts, et les Grecs en furent les inventeurs. Le travail que nous allons exécuter devant vous aura l'approbation de tous les connaisseurs. Le mois dernier, nous étions à Vienne, sur le Prater, que beaucoup d'entre vous ont visité, et Sa Majesté Impériale et Royale François-Joseph a daigné nous honorer d'une visite. Il a exprimé à son aide de camp le regret de ne pouvoir, à cause du protocole, se mesurer avec moi, car vous savez, mesdames et messieurs, que l'empereur d'Autriche est un homme très fort.

"Mais les discours ne prouvent rien. C'est aux actes qu'on juge les hommes tels que nous. Entrez... Premières, vingt centimes ; secondes, dix centimes ; les dames accompagnées et les militaires, cinq centimes... Mon élève, que voici, offre cinq francs à celui qui lui fera toucher terre..."

Soulevant un rideau, une femme en maillot rose parut.

On voyait ses jambes musclées et ses bras nus.

—Et voici madame Victoire, continua Marius, qui défie à la lutte courtoise et loyale n'importe quel galant homme de la société.

—A qui le bâton pour la lutte?..."

Il balançait une baguette : Isidore Chaton leva le bras, et le tambour roula, couvrant les bruits de la foire. Mme Victoire, son effet produit, s'était éclipsée.

Une quinzaine de personnes entrèrent!

Au dernier rang des spectateurs, Isidore Chaton assista au travail olympique.

Marius l'Hercule "tomba" son élève qui "tomba" à son tour plusieurs amateurs, et Mme Victoire s'avança.

Elle prit une poignée de sciure et se frotta les mains. Ses bras croisés montraient leurs muscles en boules, le maillot rose moulait ses cuisses larges; vraiment, depuis son départ, Isidore Chaton trouvait que sa femme avait profité.

Marius fit un pas dans l'arène, et comme un héraut d'armes, avant le combat, il s'adressa à l'assemblée :

—Mesdames et messieurs, l'amateur qui a demandé le bâton n'a qu'à ôter son veston et sa chemise. L'invincible lutteuse attend....

Isidore Chaton jeta doucement la baguette qu'il avait reçue.

—Messieurs, à l'amateur.

Personne ne bougea.

Mme Victoire promena sur la société son tranquille regard. Elle était sûre d'elle-même, de ses bras de guerrière, de ses reins épais, de ses fortes jambes.

Isidore Chaton pesa tout cela dans son cœur. Gringalet, mal nourri, il allait être ridicule avec son torse maigre, ses bras de fainéant, à côté de cette femme entraînée et robuste, et puis, et puis, il se l'avouait, une peur sourde le gagnait devant sa femme que flanquait l'hercule. Toutes ses résolutions s'écroulaient ...Elle pouvait bien galvauder ce qu'elle voudrait sur les tréteaux de la baraque ; d'ailleurs, l'honneur était sauf, puisqu'elle ne portait plus son nom.

Et, cette raison lui paraissant suffisante, comme on chuchotait et que Marius faisait le tour des spectateurs pour y chercher l'amateur, se méfiant de son visage empourpré, il souleva une portière de toile et il s'esquiva dans un bruit formidable d'éclats de rire et d'applaudissements.

HISTOIRES DE POISSONS.

Tandis que d'autres font courir des chevaux ou des lévriers, M. Frédéric Houssay, professeur à la Sorbonne, exerce sa sagacité à faire courir des poissons. Il a inventé un appareil ingénieux qui lui permet d'enregistrer avec exactitude la puissance que développe le coup de queue d'un brochet ou d'une roussette. C'est le Lieu ("Merlangus pollachius") qui tient le record. Viennent ensuite, parmi les poissons les plus connus, sur les vingt espèces que M Frédéric Houssay a examinées, le brochet, la truite, le barbeau, le goujon et la brême. Il en est qui n'ont pas pu être examinés. C'est le cas notamment du maquereau qui semble doué d'une puissance natatoire exceptionnelle. Mais il n'aime pas être emprisonné. Sitôt qu'il est mis dans l'aquarium, il se débat avec une telle violence qu'il se brise la tête contre les parois. Il aime mieux la mort que l'esclavage. La cavale que chantait Alfred de Musset et qui préférait périr de soif et de faim dans le désert plutôt que d'aller servir à Bagdad, où pourtant elle aurait trouvé

Des ratteliers dorés, des luzernes [fleuries
Et des puits dont le ciel n'a jamais [vu le fond.

ignorait ce frère, comme elle sauvage amoureux de la liberté.

M. Frédéric Houssaye ne s'est pas borné à chercher quel poisson est le plus rapide. Il a voulu connaître le pourquoi et le comment des différences qu'il observait. Il a construit à cet effet de petits modèles en bois, analogues à des poissons, de dimensions variables, et il a étudié la manière dont ils se comportent dans l'eau lorsqu'on les y fait se déplacer plus ou moins vite. On peut imaginer combien l'éminent professeur a dû faire d'essais avant de se convaincre par exemple que les modèles en forme de carotte avançant avec le gros bout en avant, bien qu'ils donnent les meilleurs résultats au point de vue de la rapidité, sont, en somme, très mauvais, parce qu'ils ont une tendance à tourner sur eux-mêmes, tendance que l'adjonction de nageoires ne corrige pas toujours. Au contraire, les formes légèrement aplaties sont très facilement stabilisées, ce qui est particulièrement important, car les poissons ne sont évidemment pas faits pour avancer dans l'eau à la manière d'une vrille. Ces études, auxquelles M. Frédéric Houssay a consacré un si long et si minutieux labeur, entraînent des conséquences d'une grande importance.

Si on verse de l'eau doucement, avec un pot, de telle sorte que la veine liquide soit un peu aplatie à l'origine, on constate que le sens de l'aplatissement change de distance en distance. C'est là un phénomène parfaitement banal qu'on peut observer chaque jour. Cependant M. Frédéric Houssay, qui lui a donné le nom d'inversion, semble avoir été le premier à en comprendre la signification. Pour expliquer sa pensée il montre que des sacs de caoutchouc pleins d'une substance suffisamment malléable, et qu'on fait courir rapidement dans l'eau, y sont comme modelés. Ils présentent bientôt des inversions typiques analogues à celles du filet d'eau, lorsqu'on a pris soin de leur donner une forme légèrement aplatie à l'avant.

Or le corps du poisson doit être considéré comme la résultante de certaines nécessités internes comme le besoin de stabilité et de la force modelante de l'eau qui forme résistance à l'avancement. Le poisson présentera donc des inversions. En effet, le premier aplatissement transversal est donné par la première paire de nageoires et le premier aplatissement vertical est indiqué par la nageoire dorsale. Ces deux aplatissements constituent par leur ensemble la première inversion. M. Frédéric Houssay pense que le poisson théorique en présenterait six, dont la queue, aplatissement vertical, serait le dernier.

Ces données doivent à n'en pas douter être appliquées aux machines humaines destinées à évoluer dans l'air ou dans l'eau. Il est invraisemblable que les poissons nagent depuis si longtemps sans avoir acquis dans cet art une expérience qui pourrait parfois nous servir. La difficulté consistait à les interroger assez habilement pour qu'ils répondent. M. Frédéric Houssay semble y avoir très heureusement réussi.

Les dirigeables et les sous-marins auraient peut-être avantage à présenter comme les poissons, au moins une inversion—c'est-à-dire un aplatissement plus ou moins marqué—avec un gros bout à l'avant. Il y aurait peut être également lieu de leur adjoindre des organes analogues à des nageoires. M. Houssay a souvent constaté sur ses modèles de poissons le fait, en apparence paradoxal, que d'augmenter les frottements en ajoutant des nageoires augmente la vitesse, sans doute parce que la stabilité s'en trouve améliorée. Dans ces conditions, il est permis de croire que la stabilité, qui est un si grave problème de la navigation aérienne ou sous-marine, pourrait trouver là une solution élégante et pratique.

On reconnaîtra en tout cas, que les observations de M. Frédéric Houssay contiennent des suggestions dont les constructeurs de sous-marins, de dirigeables et même d'aéroplanes — car il y a des poissons plus lourds que l'eau—tireront certainement quelque profit. Les travaux de l'éminent professeur de la Sorbonne — dont l'exposé détaillé vient d'être déposé à l'Académie des sciences — ouvrent en effet une voie nouvelle au moins autant qu'ils apportent des résultats définitifs.

C'est d'ailleurs ce qui en fait l'intérêt essentiel.

ORPHEUM.

Un programme de vaudeville, particulièrement intéressant, sera inauguré lundi après-midi à l'Orpheum.

Le comique Charles Grapewin et sa troupe interpréteront une amusante farce intitulée "The Awakening of Mr Pipps".

Les chanteurs Kellar Mack et Frank Orth, bien connus sur les principales scènes de vaudeville du pays se feront entendre, ainsi que les comédiens Howard et North.

Le ventriloque Ed. F. Reynard jouera une petite comédie intitulée : "A Moment in Hicksville."

Citons encore les acrobates Cunningham et Marion : les singes dressés, qui seront présentés par Mlle Anita Diaz, et un numéro particulièrement intéressant, "les Aerial-Macks."

Fort Espagnol.

L'inauguration de la saison, au Fort Espagnol, est définitivement fixée au dimanche 5 mai prochain.

Tous les bâtiments et en particulier le coquet casino ont été remis complètement à neuf et embellis et c'est dans un cadre tout à fait charmant que débutera la troupe d'opérette de M. Charles F. Bray.

C'est M. Jules F. Bistes, le gérant bien connu du théâtre de l'Orpheum, qui est chargé des amusements au Fort Espagnol, et on peut compter que sous son habile direction la saison de 1912 sera des plus intéressantes.

La troupe Bray interprêtera les principales opérettes du répertoire et débutera pour la "Mascotte", le chef d'œuvre d'Audran. Cette pièce restera à l'affice pendant toute la première semaine, et sera remplacée le dimanche suivant par "Saïd Pacha."

Le mercredi, 8 mai, il y aura une soirée spéciale, qui comportera un grand concert, feu d'artifice, etc.

Edition Hebdomadaire de "Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.